



Raphaël Zarka, chasseur de natures mortes

Actuellement pensionnaire
de l'Académie de France à Rome,
Raphaël Zarka y poursuit son œuvre :
un inventaire savant de formes
qui racontent une certaine
histoire du monde.

PAR FRANÇOISE-CLAIRE PRODHON,
PHOTOS OLIVIER AMSELLEM.

Le travail de Raphaël Zarka (né en 1977) repose pour beaucoup sur des formes préexistantes, notamment géométriques, dont il s'attache à montrer la permanence. Si Zarka décrit sa pratique artistique comme essentiellement « sculpturale », il faut donner à ce qualificatif un sens élargi, notamment à la vidéo et surtout à la photo. C'est d'ailleurs en photographiant des objets en béton dans le paysage (les Formes dures) que l'artiste dit avoir commencé la sculpture ; ce n'est que dans un second temps qu'il a repris ces mêmes objets en 3 dimensions, les qualifiant de « sculptures documentaires ».

Mais au-delà de l'élégance d'un travail volontiers formaliste, ce qui fascine chez Zarka, c'est sa curiosité, son goût pour la recherche, la collection, la collecte de documents. Des réserves de musées scientifiques (comme celui de Padoue) aux pistes de skateboard, il traque l'intemporel, faisant au passage la démonstration que si l'art n'importe rien, il est de nature à nous apprendre à regarder. »

RAPHAËL ZARKA EST REPRÉSENTÉ PAR LA GALERIE MICHEL REIN, 42, RUE DE TURÈNE, 75009 PARIS, TEL. : 01 42 32 88 13.

À VOIR : Une exposition au musée Stroock de La Haye, aux Pays-Bas, du 28 mai au 21 août (www.stroock.nl).



À LA VILLA MÉDICI, dans l'atelier de l'artiste, une nature morte improvisée avec la maquette de la *Forme à clés*.



LES FORMES DU REMPIS N°10 (FRANCE), 2006.

C'est un réservoir de béton abandonné en pleine nature. Un élément de pipeline que l'on décrypte comme une arche, ou comme un hyperbolique vestige archéologique, résidu d'une ère industrielle. Cette pièce appartient à une série d'images dans laquelle Raphaël Zarka inventorie des formes trouvées, sortes de ready-made photographiques allant du rail d'un métro à des bris-lames, visions incongrues qui questionnent le spectateur sur la nature de ce qu'il voit. Ces objets qui ont en commun une certaine rudesse (celle du béton) prennent un caractère sculptural et se revêtent, malgré leur abandon, d'une beauté poétique.



FORME À CLÉS, 2009.

Cette sculpture adopte la forme d'un polyèdre déduit à partir de 36 clés de chûssis en bois. Le polyèdre, souvent utilisé par Partice, est une figure géométrique omniprésente dans l'histoire de la représentation : d'Albrecht Dürer à la maquerie italienne de la Renaissance, des traités de perspective à certaines installations de François Morellet. Réalisée avec grand soin dans la tradition du chef-d'œuvre compagnonnique, cette sculpture témoigne de l'impénétrable présence de formes ou de modèles, qui touchent à la connaissance et à la spéculation intellectuelle mais aussi à l'imagination.



TAUPOUCHONNE MÉRIÉE, 2010.

Une maison rose par Raphaël Zarka au musée d'histoire de la physique de Padoue est le prolongement de cette pièce. Il a photographié un appareil à double canal en forme de demi-cercle utilisé par Galilée pour étudier l'isochronisme des pendules. Cette courbe devient une sculpture aux lignes pures, évoquant celle des rampes de skateboard (autre sujet de travail chez Partice). Les parois extérieures de la sculpture réalisées en contreplaqué renferment des plaques de marbre de Carrare que le cliquet de la sculpture laisse apparaître.